

LES CONCERTS

Concert Colonne

M. Alexandre Winogradsky, président de la Société impériale de musique à Kiev, qui, avec une superbe maîtrise, vient de diriger le deuxième concert Colonne, ne paraissait pas pour la première fois, hier, devant le public parisien. Au printemps de 1894, il fit entendre à la salle Rochechouart un grand nombre d'œuvres symphoniques russes et son succès fut déjà très vif. Il est d'ailleurs impossible d'oublier ce curieux homme quand on l'a vu pendant cinq minutes le bâton à la main. Qu'on se rappelle la délirante parodie des chefs d'orchestre jouée jadis par les Hanlon-Lee et on aura quelque idée du spectacle que donne M. Winogradsky mimant avec l'agilité fantastique d'un clown, des bras, des jambes, de la tête et du reste, une simple partition instrumentale, devenue, par la furieuse ardeur de l'interprète disloqué, drame terrible ou bonne farce. Mais la puissance du talent et de la conviction est telle que cette frénésie de gestes, qui d'abord semble ridicule et qui fait sourire, impose bientôt le respect et l'attention. L'effet de stupeur un peu joyeuse produit il y a deux ans s'est renouvelé hier, comme s'est renouvelé le très vif succès, je m'empresse de le dire.

Le programme, combiné avec beaucoup d'éclectisme par M. Winogradsky, réunissait les noms des principaux musiciens russes. Je m'étonne qu'on n'ait pas ajouté à ces noms celui de M. Glazounow, l'un des compositeurs les mieux doués de la jeune génération, et je regrette que la part symphonique la plus large ait été réservée à Tchaïkowsky et à Rubinstein, symphonistes abondants, je le veux bien, mais très inférieurs à M. Rimsky-Korsakow, par exemple, dont un morceau de chant, si joli qu'il fût, déterminait insuffisamment les tendances.

A parler avec franchise, on s'est moins intéressé aux œuvres entendues hier qu'au chef d'orchestre qui les faisait connaître. Grâce à la verve, à la souplesse, à la vigueur, à la sûreté de M. Winogradsky, la *Symphonie pathétique* de Tchaïkowsky a été bruyamment applaudie. Sans le prestige d'une surprenante exécution elle eût paru longue, peu ingénieuse et pas originale. Une symphonie dont les thèmes sont simplement répétés et non développés usurpe son titre. C'est le cas de celle-là. Sa dernière partie est cependant, je le reconnais, d'un beau sentiment funèbre.

L'ouverture du *Prince Kholmisky*, de Glinka, la ballade de *Roghnéda*, de Serrow, sont assez insignifiantes et je n'aime guère les danses de *Féramors*, une des plus pauvres productions de Rubinstein. En revanche, la *Cosatschok* de Dargomijski, dont les lecteurs du *Figaro* ont pu déchiffrer un fragment publié à notre sixième page il y a quelques semaines, est une fantaisie instrumentale tout à fait plaisante, et la chanson du Berger de *Snégourotschka*, très bien chantée par Mme Auguez de Montalant et bissée d'acclamation, me semble, en sa poésie intense, absolument digne du haut talent de M. Rimsky-Korsakow.

Le petit tableau musical de Borodine, *Dans les steppes de l'Asie*, souvent joué chez M. Lamoureux, une pâle berceuse de M. César Cui et un morceau sonore et brillant de l'opéra de Moussorgski, *Boris Godounow*, complétaient le programme.

Alfred Bruneau.